

LE CORSAIRE.

CHANT TROISIÈME.

« Come vedi — ancor non m' abbandonna. » DANTE.

I.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure¹. Ce n'est pas une clarté obscure comme dans nos climats du nord : c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Égine et à l'île d'Hydra, le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée! Leurs arcs azurés, prolongés au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard; çà et là sur leurs sommets, des teintes plus claires attestent son joyeux passage et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'Océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort. Ce fut par un soir comme celui-là qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes! le vit pour la dernière fois; avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé! Pas encore! — pas encore! — le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du suprême adieu; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne; Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée; — l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir,

qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre ou mourir.

Mais voyez! des hauteurs de l'Hymette à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre dont sa corniche reflète les rayons; et du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bosquets d'oliviers, au loin épars aux lieux où le doux Céphise promène son fil d'eau, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, le riant kiosque et sa brillante tourelle; et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré, tous ces objets revêtus de teintes variées captivent la vue, — et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence. La mer Égée dont, à cette distance, on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes; son vaste sein, reflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or mêlées aux ombres de mainte île lointaine dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan.

II.

Mais ce n'est pas là le sujet de mes chants. O Athènes! pourquoi mes pensées se reportent-elles vers toi? Oh! qui peut voir la mer qui baigne ton rivage, et penser à autre chose qu'à ton nom? tant la magie qui s'y attache fait taire tout autre souvenir! Quel est celui qui, t'ayant vue au coucher du soleil, belle Athènes, pourra jamais oublier ton aspect contemplé à la clarté du soir? Ce ne sera pas moi, — dont le cœur, en dépit du temps et de la distance, reste enchaîné par un magique amour au groupe de tes Cyclades. Et puis, cet hommage n'est point étranger au sujet que je chante; l'île de mon corsaire t'appartenait autrefois. — Oh! que ne la possèdes-tu encore avec la liberté!

III.

Le soleil s'est couché, — et, plus sombre que la nuit, s'affaisse le cœur de Médora avec le dernier rayon qui cesse

d'éclairer la hauteur d'où l'on signale les navires. — Le troisième jour se lève et s'écoule, et il n'est pas de retour, — et il n'envoie point de ses nouvelles, l'ingrat ! Pourtant le vent est propice, quoique faible ; d'orages, il n'y en a point. Hier soir, le vaisseau d'Anselme est revenu, et la seule nouvelle qu'il ait donnée, c'est qu'on n'a point rencontré Conrad ! Si Conrad eût attendu ce navire, l'état des choses eût été bien différent. La brise de la nuit commence à souffler ; ce jour-là Médora l'a passée occupée à épier à l'horizon tout ce qui, à ses regards inquiets, pouvait offrir l'apparence d'un mât ; elle est assise sur la hauteur. Enfin, cédant à son impatience, elle descend au milieu de la nuit sur le rivage, où elle erre désolée, sans faire attention à l'écume que la vague envoi sur ses vêtements, comme pour l'avertir de s'éloigner : elle ne voit rien, — ne sent rien, — et n'ose quitter ce lieu ; elle ne s'aperçoit pas de la fraîcheur de la brise ; c'est au cœur seul qu'elle a froid, jusqu'à ce que son inquiétude s'élève à un degré de certitude si entière que la vue même de Conrad lui eût fait perdre la vie ou la raison.

Enfin, elle voit arriver une chaloupe triste et délabrée ; ceux qu'elle ramène ont rencontré d'abord celle qu'ils cherchent ; quelques-uns sont blessés, — tous dans la condition la plus misérable. — Ils sont en petit nombre ; — tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils ont échappé. Comment ? — Ils l'ignorent. Chacun d'eux cherche à se dérober aux regards, et attend en silence que son compagnon exprime le premier ses conjectures sur le destin de Conrad : il semble qu'ils ont quelque chose à dire, mais qu'ils craignent que leurs paroles n'arrivent à l'oreille de Médora. Elle les comprend aussitôt ; mais elle ne tremble pas, elle ne succombe pas à sa douleur et à l'isolement de sa destinée ; sous des formes délicates et belles étaient cachés des sentiments pleins de force, qui ne se révélèrent qu'après avoir recueilli toute leur énergie. Tant que dura l'espoir, — ils se firent jour par l'attendrissement, les inquiétudes, — les larmes. — Quand tout fut perdu, — sa sensibilité ne s'éteignit pas. — Seulement, elle dormit ; et sur son sommeil s'éleva cette courageuse

énergie qui lui dit : « Tu n'as plus rien à aimer. — Tu n'as plus rien à craindre. » Cette force surnaturelle ressemble à la vigueur brûlante que puise le délire dans l'ardeur de la fièvre.

« Vous vous taisez. — Je n'ai pas besoin que vous me parliez ; — ne me dites pas une parole, — pas une syllabe, — car je sais tout. — Pourtant je voudrais vous demander ; — ma lèvre tremblante s'y refuse. — Voyons, que votre réponse soit prompte. — Dites-moi où on a déposé son corps. »

« Madame, nous l'ignorons. — C'est à peine si nous avons pu nous échapper la vie sauve. Mais voici un de nos camarades qui prétend qu'il n'est pas mort : il l'a vu enchaîné, sanglant, — mais vivant encore. »

Elle n'en entend pas davantage, — sa force est épuisée ; — elle sent refluer son sang, et accourir en foule les pensées qu'elle a jusque-là tenues écartées ; ces dernières paroles ont accablé son âme désolée et sombre : elle chancelle, — tombe, — et les vagues, en l'entraînant évanouie, lui eussent peut-être tenu lieu d'un autre cercueil. Les pirates, de leurs mains rudes, mais les larmes aux yeux, lui donnent à la hâte les secours que réclame la pitié ; ils jettent des gouttes de l'onde amère sur son visage où déjà est empreinte la pâleur de la mort, la relèvent, — agitent l'air autour d'elle, — la soutiennent, — et la rappellent à la vie ; puis, appelant ses femmes, ils leur confient cette beauté mourante qu'ils ne peuvent contempler sans douleur : alors ils se rendent à la caverne d'Anselme, pour lui faire un récit, toujours pénible quand ce n'est pas celui d'une victoire.

IV

Dans ce conseil, il y eut des débats animés et étranges ; on y parla de rançon, de délivrance, de vengeance, de tout, excepté de repos et de fuite. Le génie de Conrad respirait encore en eux, et leur interdisait le désespoir ; quel que soit son destin, ceux qu'il a instruits et commandés le sauveront vivant, ou mort le vengeront. Malheur à ses ennemis ! Un petit nombre de braves ont survécu dont les bras sont aussi redoutables que leurs cœurs sont fidèles.

V.

Dans l'appartement secret du harem, l'implacable Séyd rêve au supplice de son prisonnier; sa pensée erre tour à tour de l'amour à la haine, tantôt auprès de Gulnare, tantôt dans le cachot de Conrad. La belle esclave est à ses pieds; épiant les mouvements de son visage, elle essaie de dissiper sa sombre et farouche tristesse; pendant que ses grands yeux noirs cherchent, par d'inquiets regards, à éveiller sa sympathie, lui il fait semblant de regarder les grains de son rosaire², mais ne voit en réalité que les tortures de sa victime.

« Pacha! tu as triomphé, et la victoire plane sur ton cimier. — Conrad est en ton pouvoir, — tout le reste a succombé! son destin est fixé. — Il faut qu'il meure: il a mérité son sort, — mais il n'est pas digne de ton courroux; il me semble que si on lui donnait un moment sa liberté, en acceptant, pour sa rançon, tous ses trésors, on ne ferait pas un mauvais marché; on vante beaucoup les richesses amassées par ce pirate. — Plût au ciel qu'elles devinssent la propriété de mon pacha! Vaincu, affaibli par ce combat fatal, — surveillé, — traqué, — il sera une proie facile. Si, au contraire, on le fait mourir, les débris de sa bande embarqueront leurs trésors, et iront chercher un rivage plus sûr. »

— « Gulnare! — si pour chaque goutte de son sang on m'offrait une perle aussi précieuse que le diadème de Stamboul; si pour chacun de ses cheveux une mine vierge d'or massif brillait à mes yeux suppliante; si tous les trésors dont il est parlé, ou qui sont rêvés dans nos contes arabes, étaient devant moi, — toutes ces richesses ne le sauveraient pas! Ses jours n'eussent pas été prolongés d'une heure si je ne le savais dans les fers et en mon pouvoir, si, dans ma soif de vengeance, je ne m'occupais à chercher le supplice qui inflige les plus longues tortures, qui fait le plus tard mourir. »

— « Non, Séyd, je ne cherche point à arrêter ta fureur, qui est trop juste pour être adoucie par la clémence: je ne proposais que de t'assurer la possession de ses richesses. — Ainsi délivré, il ne serait pas libre; privé de la moitié de

sa puissance et de son monde, un ordre de toi suffirait pour assurer sur-le-champ sa capture. »

— « Assurer sa capture! — Et je relâcherais pour un seul jour ce brigand lorsqu'il est déjà dans mes fers? rendre la liberté à mon ennemi? — à la demande de qui? à la tienne, belle sollicituse! — à ta vertueuse reconnaissance, jalouse de s'acquitter envers le corsaire galant et généreux qui, impitoyable pour tout le reste, t'épargna toi et tes femmes, sans regarder sans doute à la beauté de la prise, — et mes remerciements et mes éloges sont également dus. — Mais écoute! j'ai un conseil à faire entendre à ton oreille délicate: je me défie de toi, femme! et chacune de tes paroles confirme mes soupçons. Emportée dans ses bras hors du séraïl en flammes, — dis-moi, l'attendais-tu pour t'enfuir avec lui? Tu peux t'épargner le soin de répondre; j'ai lu ta confession dans la rougeur coupable de ton visage; or sus, ma belle dame, songe à toi et prends garde: sa vie n'est pas la seule qui réclame ta sollicitude! Encore une parole, et... — Non, il n'est pas nécessaire que j'en entende davantage. Maudit soit l'instant où il t'enleva du milieu des flammes! mieux eût valu pour toi que l'incendie... — Mais — non, — je t'aurais pleurée alors avec la douleur d'un amant. — Maintenant c'est ton maître qui te parle. — Femme perfide! ignores-tu que je puis, quand je voudrai, couper tes ailes volages? Je n'ai pas l'habitude, dans mon courroux, de m'arrêter aux paroles; prends garde à toi! — ta trahison pourrait bien ne pas rester impunie. »

Il se lève, et s'éloigne lentement, d'un air farouche; la fureur est dans son regard, la menace dans son adieu. Ah! celui-là connaissait bien peu la Femme qu'un visage irrité n'intimida jamais, que les menaces n'ont jamais pu dompter. Il ne se doutait guère, ô Gulnare! de ce que ton cœur pouvait sentir dans son amour, pouvait oser dans sa colère. Les soupçons de Séyd ont paru l'offenser; cependant elle ignore encore combien est profondément enraciné dans son cœur le sentiment d'où naît sa compassion. Elle est esclave: un captif a naturellement droit à sa sympathie; car en

eux le nom seul diffère; sans trop savoir ce qu'elle fait, — elle brave de nouveau la colère du pacha; ses supplications sont encore repoussées, — et c'est alors enfin qu'elle sent s'élever dans son cœur ce conflit de la pensée, source des malheurs de la femme.

VI.

Cependant, les jours et les nuits se succèdent, et leur retour silencieux et monotone ramène les mêmes ennuis, les mêmes inquiétudes. — L'âme de Conrad a dompté la terreur pendant cet intervalle d'incertitude effrayante où chaque heure peut commencer pour lui un supplice pire que la mort, où chaque pas qu'il entend à la porte de son cachot peut être celui de l'homme chargé de le conduire là où le pal et la hache l'attendent; où chaque son de voix qui arrive jusqu'à lui est peut-être le dernier qui frappe son oreille. La terreur n'a point de prise sur lui; cette âme altière s'était montrée aussi peu résignée à la mort qu'elle y était peu préparée; maintenant elle est abattue, — son énergie est altérée peut-être. — Cependant il soutient en silence cette épreuve, la plus redoutable qu'il ait encore soutenue. La chaleur du combat, le fracas de la tempête, laissent à peine à l'âme agitée assez de loisir pour accorder une seule pensée à la peur; mais se voir chargé de chaînes dans un cachot solitaire; languir en proie à toutes les pensées contraires qui viennent nous assaillir; face à face avec notre propre cœur, méditer sur des fautes irrévocables et sur le sort qui nous attend; — savoir qu'il est trop tard pour nous soustraire à l'un, — pour réparer les autres; — compter les heures qu'il nous reste encore à vivre, sans un ami pour nous encourager et nous dire que la mort nous sied bien; autour de nous, des ennemis tout prêts à forger l'imposture et à flétrir par leurs calomnies la dernière scène de notre drame; devant nous, des tortures que l'âme peut braver, mais incertaine si la faiblesse de la chair pourra les soutenir, et si un seul cri échappé à la douleur ne ravira pas au courage sa dernière, sa plus précieuse palme; cette vie que nous quittons sur la terre, nous la voir refusée au

ciel par les âmes charitables qui ont mis en monopole la miséricorde divine; et, ce qui est plus pour nous qu'un paradis problématique, — le ciel de nos terrestres espérances, — la bien-aimée de notre cœur, la voir ravie à notre amour, voilà, voilà les pensées dont le corsaire doit soutenir le conflit, voilà les tortures plus que mortelles qu'il lui faut endurer, et il les endure. — De quelle manière? Peu importe. C'est déjà quelque chose que de n'y pas succomber.

VII.

Le premier jour se passe, — il ne voit point Gulnare. — Le second, — le troisième s'écoulent, — et elle ne vient pas; mais ce que sa bouche a promis, ses charmes l'ont effectué, sans quoi il n'aurait pas vu luire un autre soleil. Le quatrième jour vient de se clore, et aux ténèbres de la nuit une tempête vient mêler sa majestueuse horreur: oh! comme Conrad prête une oreille avide au mugissement de la mer irritée, qui jamais jusqu'alors n'avait troublé son sommeil! comme, à la voix de son élément chéri, s'allume son imagination impétueuse! Combien de fois ces vagues l'ont porté sur leurs ailes! leur agitation même lui plaisait: il lui devait la rapidité de sa course, et maintenant leur choc bruyant retentit à son oreille; cette voix, depuis longtemps connue, il l'entend tout près de lui; — mais, hélas! c'est en vain! Le vent mugit au-dessus de sa tête; les détonations de la foudre font trembler la tourelle qui lui sert de prison, et à travers ses barreaux l'éclair darde ses feux, plus doux aux regards de Conrad que la clarté des étoiles; il approche ses chaînes des barreaux étincelants; il espère qu'il n'aura pas en vain provoqué ce péril. Il étend vers le ciel ses mains chargées de fers; il demande à sa pitié de permettre qu'un de ses foudres anéantisse cet être, son ouvrage. Le métal de ses chaînes et sa prière impie attirent également le tonnerre; — la tempête poursuit sa route et dédaigne de frapper; ses détonations lointaines s'affaiblissent, — cessent; — Conrad alors se sent isolé, comme si un ami infidèle eût repoussé ses gémissements!

VIII.

Il est minuit ; — de la porte massive, des pas légers s'approchent, — ils s'arrêtent ; — on n'entend plus rien ; lentement se meut le verrou et tourne la clef lugubre. C'est elle, — son cœur l'a deviné ! Quels que puissent être ses torts, c'est pour lui un ange protecteur, belle comme une vision céleste à la dévotion d'un ermite. Cependant elle est changée depuis sa dernière visite dans ce cachot ; sa joue est plus pâle, toute sa personne plus agitée ; elle fixe brusquement sur lui ses yeux noirs qui disent sa pensée avant que ses lèvres l'expriment. — « Il te faut mourir ! oui, il te faut mourir ! — Il ne te reste qu'une ressource, — la dernière, — la pire de toutes, — si la torture ne l'était pas. »

IX.

— « Gulnare, je n'en cherche aucune. — Ce que je t'ai déjà dit, je te le dis encore, — Conrad n'est point changé : pourquoi chercherais-tu à sauver les jours d'un pirate, et à détourner de moi un châtement que j'ai mérité ? Non seulement ici, mais ailleurs encore, j'ai, par un grand nombre d'actes punissables, acheté la vengeance de Séyd. »

— « Pourquoi je cherche à te sauver ? Parce que... — Oh ! ne m'as-tu pas épargné pis encore que l'esclavage ? Pourquoi je cherche à te sauver ? — Le malheur t'a-t-il rendu aveugle aux tendres émotions d'un cœur de femme ? L'avouerai-je ? quoique mon cœur répugne à dire ce qu'une femme peut sentir, mais doit taire, — c'est parce que, — en dépit de tes crimes, — mon cœur s'est ému pour toi. Tu m'as inspiré d'abord la crainte, — puis la reconnaissance ; par toi, j'ai tour à tour connu la pitié, — la fureur, — l'amour. Ne me réponds pas ; ne me dis pas ce que je sais déjà, que tu en aimes une autre, et que j'aime inutilement : il se peut qu'elle m'égale en tendresse et me surpasse en beauté ; mais moi, je me précipite dans des dangers qu'elle n'oserait braver. Est-il bien vrai que tu lui sois véritablement cher ? Si j'étais à toi, — tu ne serais pas seul ici : épouse d'un pirate, et laisser son époux errer sans elle sur les mers ! Qu'a-t-elle à faire dans ses foyers, la gentille dame ? Mais ne me

parle pas maintenant ; sur ta tête et la mienne le tranchant cimenterre est suspendu à un fil ; si tu as encore du courage et si tu veux être libre, prends ce poignard, — lève-toi et suis-moi ! »

— « Oui, avec ces chaînes ! chargé de ces ornements, je marcherai d'un pied léger au milieu des gardes endormis ! L'as-tu donc oublié ? est-ce là le costume d'un fugitif ? et cet instrument est-il dans un combat une arme bien redoutable ? »

— « Incrédule corsaire ! j'ai gagné les gardes, mûrs pour la révolte et cédant à l'appât de l'or. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire tomber tes chaînes : seule et sans aide, serais-je ici en ce moment ? Depuis que nous nous sommes vus, j'ai mis le temps à profit ; si je me suis rendue coupable, c'est dans ton intérêt que j'ai commis ce crime. — Ce crime ! — Ce n'ez est point un que de punir ceux de Séyd, ce tyran détesté. Conrad, — il faut qu'il meure ! Je te vois frémir, mais mon âme est changée ; — outragée, méprisée, humiliée, il faut que je me venge ! accusée de ce que jusqu'ici mon cœur avait dédaigné ; moi qui, dans les chaînes de mon amer esclavage, ne suis restée que trop fidèle ! Oui, tu peux sourire ! — Mais je ne lui avais point donné de sujets de plainte ; je ne lui étais pas infidèle alors. — Tu ne m'étais pas cher comme maintenant ; mais il me l'a dit, et ces tyrans jaloux qui, en nous tourmentant, nous donnent la tentation de les trahir, méritent le destin que prédisent leurs lèvres chagrines. Je ne l'ai jamais aimé ; — il m'a achetée, — un peu cher peut-être, — puisqu'il y avait en moi un cœur qu'il n'a pu acheter. J'étais une esclave soumise : il a prétendu que sans sa victoire je me serais enfuie avec toi. Tu sais que c'est un mensonge ; mais que les prédictions de tel prophète s'accomplissent ! leurs paroles sont des présages que l'insulte se charge de vérifier. Le répit qu'on t'a accordé n'est pas dû à mes prières ; cette grâce momentanée donne le temps de te préparer de nouvelles tortures et d'aggraver mon désespoir. Ma vie aussi est menacée par lui ; mais son caprice me réserve pour servir aux plaisirs d'un maître. Quand il sera las de ma beauté passagère et de moi, le sac

est là pour me recevoir, — et la mer n'est pas loin ! Quoi donc ! suis-je un jouet destiné à amuser un imbécile jusqu'à ce que la dorure soit partie ? Je te vis, — je t'aimai, — je te dois tout. — Je veux te sauver, ne fût-ce que pour te montrer comme une esclave est reconnaissante. Mais, s'il n'avait pas ainsi menacé mon honneur et ma vie (et il tient les serments qu'a prononcés sa colère), je t'aurais sauvé encore, — mais j'eusse épargné les jours du pacha. — Maintenant je suis toute à toi, préparée à tout. — Tu ne m'aimes pas ; tu ne me connais pas, — si ce n'est sous un jour défavorable. Hélas ! c'est mon premier amour — et ma première haine. — Oh ! si tu pouvais mettre ma foi à l'épreuve, je ne te verrais pas tressaillir, tu ne redouterais pas le feu qui brûle un cœur asiatique ! Cette flamme est maintenant pour toi le fanal du salut ; — elle te montre dans le port une brague maïnote ; mais dans une chambre qu'il nous faut traverser, dort — qu'il ne s'éveille plus ! — l'oppresseur Séyd ! »

— « Gulnare, — Gulnare, — je n'ai jamais senti plus bas mon abjecte fortune, ma gloire flétrie. Séyd est mon ennemi. Il se préparait à exterminer ma bande d'un bras impitoyable, mais à force ouverte ; c'est pourquoi je suis venu sur mon vaisseau pour détruire par le cimeterre celui qui voulait nous détruire : c'est mon arme, à moi, le cimeterre, — non le poignard perfide. — Qui respecte la vie d'une femme n'attend pas à celle d'un ennemi endormi. J'ai sauvé la tienne avec joie, Gulnare, mais non dans un but semblable. — Ne me laisse pas croire que mon humanité s'est méprise. — Adieu, — que ton cœur se calme. — La nuit s'avance ; — c'est la dernière accordée à mon repos terrestre !

— « Le repos ! le repos ! Le soleil à son lever verra palpi-
ler tes chairs, et tes membres tressaillir d'angoisse sur le fatal poteau. J'ai entendu l'ordre, — j'ai vu, — je ne le verrai pas ; si tu meurs, je meurs avec toi. Ma vie, — mon amour, — ma haine, — mon tout ici-bas va se décider maintenant. — Corsaire ! ce n'est qu'un coup à frapper ! sans ce coup, la fuite nous est impossible. — Comment éviter sa poursuite certaine ? Mes injures subies en silence, ma jeunesse désho-

norée, — mes longues années consumées sans fruit ; un seul coup va venger tout cela et mettre fin à nos craintes à venir. Mais, puisque l'épée te sied mieux que le poignard, j'essaierai ce qu'il y a de fermeté dans la main d'une femme. Les gardes sont gagnés ; — un moment, et tout est fini. — Corsaire ! tous deux nous allons être en sûreté, ou c'en est fait de nous ! si ma faible main me trahit, les vapeurs du matin planeront sur ton échafaud et sur mon linceul. »

X.

Elle est sortie et a disparu avant qu'il ait pu répondre ; mais son inquiet regard la suit de loin ; il relève et rassemble de son mieux les chaînes dont il est chargé, de manière à réduire leurs dimensions et amortir leur bruit : et maintenant que ni portes ni verrous n'arrêtent plus ses pas, il s'élançe après Gulnare de toute la vitesse que lui permettent la gêne et le poids de ses fers. Le passage qu'il suit est long et tortueux. Où le conduira-t-il ? il l'ignore. Ni lampes, ni gardes sur son chemin. Enfin il aperçoit de loin une faible lumière ; se dirigera-t-il vers cette lueur qu'il distingue à peine, ou s'en détournera-t-il ? Il s'abandonne au hasard ; un air frais comme le vent du matin vient rafraîchir son front. Il arrive dans une galerie ouverte ; à ses yeux brillent les dernières étoiles de la nuit et le ciel déjà blanchissant ; mais il y arrête à peine ses regards ; son attention est attirée par une clarté qui vient d'une chambre solitaire. Il marche dans cette direction ; une porte légèrement entr'ouverte révèle la lumière intérieure, et rien de plus. Une figure en sort à pas précipités, s'arrête, — se détourne, s'arrête encore. — C'est elle enfin ! point de poignard dans sa main, — rien qui annonce un crime. — « Béni soit ce cœur amolli par la pitié ! — elle n'a pu se résoudre à frapper. » Il la regarde encore, — son œil égaré se détourne avec épouvante de la lumière soudaine du jour. Elle s'arrête, — rejette en arrière ses longs cheveux flottants qui lui voilaient presque entièrement le sein et le visage, comme si sa tête venait de se pencher sur je ne sais quel objet de doute et d'effroi. Il l'aborde ; — sur son front, — à son insu, — une tache que dans sa précipitation